L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 25 AOUT 1847.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
MAYNE & WEISSE,
No. 81 rue de Chartres, et No. 13 rue du Camp.

NOUVELLE-ORLEANS :
MERCREDI MATIN, 25 AOUT 1847.

POUR LE CONGRÈS de DISTRICT.

E. G. THIBODEAUX.

BUREAU DE SANTE

Liste des enterrements dans tous les cimetières de la ville,

De lundi 23 a midi à neuf heures, à mardi 24, à la même heure.

Décès de toutes maladies.....67

Sur ce nombre, de fièvre jaune, 49.—Enfans au-dessous de dix ans 0.

REVUE.

En attendant les avis que nous transmettra le prochain steamer européen, et les nouvelles encore plus importantes qui doivent nous venir du Mexique, jetons un rapide coup-d'œil sur la situation des deux hémisphères et résumons-la en quelques lignes.

La vieille Europe s'agite et s'inquiète. Ceux qui s'y connaissent prétendent qu'il se prépare de graves événemens. La Grande Bretagne continue à être travaillée sourdement par les éléments de dissolution que la famine, d'une part, et extrême indigence, d'une autre, ont introduit dans toutes les parties de ce puissant royaume. Sur ce sol qui tremble, l'aristocratie convie à de merveilleuses fêtes les noms les plus nobles et les plus célèbres de la Cour et de la Ville. Les chevaux déploient un luxe rival, les salles de spectacle sont transformées et les nuits enchaînées, les toilettes ruissellent de diamans, le faste s'assied jusqu'au parterre. Sur la scène, les plus admirables cantatrices font respirer l'insistance, plongent la foule dans le ravissement, et arrachent d'enthousiastes applaudissemens à la Reine elle-même. Le Prince Albert se fait recevoir pompeusement chancelier de l'Université de Cambridge. Il dépouille ce trac ministériel pour revêtir la robe rouge des docteurs, au lieu et se surmonter du bonnet carré, son sévère costume de colonel d'après entièrement sous le ridicule harnais des professeurs de l'Ecole. Tout cela se fait gravement, posément ; le nouveau docteur adresse un discours à la reine, sa femme, et celle-ci lui répond qu'elle a l'Université en grande estime. Cette représentation a été fort soignée, le public n'a pas ri, ce qui prouve qu'il est anglais.

En France, de tristes événemens sont venus jeter la perturbation dans les esprits. Un ministère qui avait affermi au milieu des orages, qui avait vu de vaillantes assauts à l'opposition sur le terrain des grandes questions internationales, est menacé d'une prochaine dissolution par suite de scandaleuses révélations portées à la tribune par d'honorables députés et reproduites par la presse de toutes les nuances. Un grand banquet est donné par les réformistes ; on n'y boit pas à la santé du Roi, et on y évoque le souvenir de 93. C'est là, nous le croyons, un alarmant symptôme. Pourquoi cet oubli de la Monarchie qui a sauvé les Tuileries ? Est-ce que les conditions de la tranquillité publique ne sont plus les mêmes aujourd'hui qu'il y a quelques années ? Louis-Philippe accomplit-il de concert avec ses ministres un système de corruption de ses anciens adversaires ? Quelles que soient les causes, il est certain que la vie politique s'est retirée, pendant la Chambre 3. Mais la Charte elle-même, qu'on a si souvent invoquée contre nous, semble aujourd'hui avoir perdu une bonne partie de sa force. Les députés ne sont plus dans ces momens-ci que des hommes d'affaires, et les électeurs des solliciteurs. Les gouvernemens flottans attirent de plus en plus à eux tout ce qui a besoin de chercher un appui dans la faveur ou dans l'argent. Les élections prochaines s'annoncent sous les plus favorables apparences pour le ministère. Il y a pourtant une opposition qui s'étend chaque jour dans le pays, celle des vierges folles de l'Ouest qui n'ont pas fait provision d'huile pour leurs lampes, et qui, à la nouvelle de l'arrivée de l'Epoux, courent vers les bords du Pacifique ; nos armées succombent ; nos armées sont à la merci des révoltés. A l'heure qu'il est, peut-être, la flotte sans doute sur les murs de Vera-Cruz. On admirera les magnifiques ruines de la cité mexicaine, il y a pourtant une différence entre la Louisiane, le Kentucky et l'Ohio, et les populations de l'Ouest, et de l'Arkansas, et de Tombouctou. La tombe y réclame chaque jour de nombreuses victimes y pour l'expansion. Cependant, n'désespérons pas. Il est bien qu'un grand peuple achète par quelques sacrifices les progrès dont il doit jouir un jour.

EVÉNEMENS GUATEMALA.—Nous tenons de source authentique que le président de l'Honduras, des deux généraux de l'Honduras et de Nicaragua, se sont réunis en congrès à Nicaragua, sous la présidence du général Cabrera, président de cette république, pour aviser aux moyens de mettre un terme aux troubles qui désolent le Guatemala. Le président, qui s'adresse à ses collègues, se lamente d'abord sur le sort du Guatemala. Il verse des larmes sur la prise de Guatemala, annonce que l'ennemi marche sur la capitale, demande avec quelles nouvelles on a commencé les Américains à Mexico, et finit par déclarer que la république est destinée sera plus grande que la nôtre. Nous avons dû nous arrêter à cette pièce, qui est partagée entre le ridicule et l'horrible. Nous voulons de la paix, mais d'une honorable. J'ai adressé, ajoute le président, à chacun des gouverneurs de la république un exemplaire de la constitution fédérale, afin que chacun fasse bien son devoir. Nous voulons, ou au moins nous désirons pour le succès de leurs armées, que les divers états nous contribuent l'énergie du Mexique, et ce sera avec une population d'armes et envahi par une puissante armée. Le but de ceux-ci est d'asservir les Mexicains et leur territoire et leurs biens. Il y évident tentative en exportant le bonheur éprouvé à administrer un peuple aussi vertueux que celui qui habite l'Honduras.

Les généraux de division saluent, eux, à armes. Camarades, écrient-ils, le Mexique est dans une situation difficile, et notre devoir est de le secourir. Les habitans de ce pays font leur cause leur cause doit être la nôtre. C'est à nous à porter la lutte hautaine dans l'esprit de ces hordes sauvages, et à venger les outrages des peuples méridionaux. Nous avons dû aux Italiens de Pavie, de Milan, de Venise, de Naples, de Rome, de Turin, de Gênes, de Florence, de Parme, de Modène, de Lucques, de Sardaigne, de Sicile, de Toscane, de Piémont, de Lombardie, de Vénétie, de Lombardie, de Vénétie, de Lombardie, de Vénétie